

Clef de lecture pour fin de partition

Voici sans doute l'un des plus importants ouvrages d'anthropologie de ces quinze dernières années, à la fois pour ce que son travail de compilation, synthétique et comparatif, perturbe dans sa propre discipline et pour ce qu'il apporte à toutes les autres.

Bien sûr, la remise en cause de la division nature/culture que propose Monsieur Descola n'est pas en soi nouvelle ; elle est même dans l'air du temps si l'on en juge par les travaux de Latour ou par les conclusions tirées de nombreuses découvertes récentes en éthologie animale. Néanmoins, il en propose une théorisation cohérente, judicieuse, basée sur un matériel empirique considérable (quoique souvent, de l'aveu de l'auteur, de seconde main), une relecture du structuralisme pertinente et l'intégration d'apports méthodologiques issus de la psychologie cognitive – dont on ne peut décidément plus se passer si l'on veut étudier les représentations sociales. Que dit Monsieur Descola ? Que nous ne pouvons comprendre la plupart des cultures et des religions de l'histoire humaine si nous partons de la croyance qu'elles partagent le réel comme nous le faisons, c'est-à-dire qu'elles le scindent en deux entités : un monde d'êtres animés et dotés d'intentionnalité, d'une part, un monde d'êtres plus ou moins inertes, sans intentionnalité aucune, donc, à terme, soumis, d'autre part. La séparation radicale entre ce que nous sommes ou croyons être et des choses qui n'ont ni de près ni de loin nos attributs n'est pas universelle.

Partant de sa propre expérience ethnologique, de l'observation des Ashuars d'Amazonie, puis étendant ses recherches à la littérature concernant des cultures classiquement désignées comme totémiques ou animistes, il distingue quatre modes de relations et d'identification des hommes et des choses, quatre ontologies, basées sur une distinction qui semble universelle entre la *physicalité* et l'intériorité : un mode animiste (hommes et choses se ressemblent du point de vue des intériorités mais se distinguent du point de vue de la physicalité), un mode totémique (hommes et choses se ressemblent des deux points de vue), un mode naturaliste (hommes et choses diffèrent pas l'intériorité mais pas par la physicalité) et un mode analogique (la différenciation est totale). Autrement dit, un animiste considère qu'un animal partage ses propres attributs intérieurs (intentionnalité, « culture », affects, etc.) mais qu'il se présente sous une apparence corporelle, physique différente ; un naturaliste, qu'animaux, pierres et hommes partagent la même nature physique, chimique, sont soumis aux mêmes lois matérielles, mais sont distincts du point de vue des intériorités, les animaux et les pierres en ayant « moins » ou carrément aucune... On l'aura compris, le naturalisme correspond aux fondements de la culture occidentale, du moins depuis la révolution cartésienne. L'analogisme, pour sa part, comprend les cultures de castes comme, notamment, la société indienne.

Si l'on excepte quelques faiblesses démonstratives, notamment quant à l'universalité de la conception « physique » de l'être, la démonstration est éblouissante, la typologie indéniablement cohérente et convaincante, la portée heuristique foisonnante. Cependant, demeure l'éternel problème posé par les grandes synthèses et les vastes montées en généralité en sciences humaines : Monsieur Descola est bien forcé de limer le réel, d'en oublier les anfractuosités, de rejeter en périphérie ce qui ne correspond pas à sa théorie. Par exemple, il se débarrasse un peu vite de mouvements qui, tels certains courants antispécistes, postulent la même intériorité pour les hommes et les animaux. De plus, occupé à relire l'histoire de la philosophie occidentale, il oublie qu'il est anthropologue et passe à côté de maintes pratiques qui nient les constructions savantes, cartésiennes ou autres - constructions savantes

dont, au passage, on n'a jamais pu montrer qu'elles correspondaient aux croyances populaires.

Monsieur Descola a l'honnêteté de reconnaître ces écueils et se dit ouvert à une révision de sa typologie ; il a l'audace, mais aussi l'humilité, de poser son cadre théorique comme un programme de travail, comme une matrice d'analyse, nécessairement révisable. Qui sait ? Peut-être ce travail aura-t-il aussi l'un de ces effets réflexifs, si courants dans les sciences humaines, qui, pour le meilleur ou pour le pire, bouleversent la donne *morale* d'une époque ? La nôtre en a bien besoin...

Frédéric Dufoing

Philippe DESCOLA, *Par delà nature et culture*, nrf, Gallimard, Paris, 2005, 623 pages